

Instantanés de Chine

Isabelle Wéry envoie un selfie de l'Empire du Milieu. Chocs d'images et de contrastes, écrits en pyjama et en liberté.

★★★ **Selfie de Chine** *Récit* De Isabelle Wéry, Midis de la poésie Éditions, 86 pp. Prix 12 €

Selfie de Chine... Envie de continuer. Un sentiment de second degré, d'humilité, de liberté, une posture d'autrice – en parlant d'elle, on n'oserait écrire auteure – venue confirmer l'inters-tice choisi par Isabelle Wéry, avec cette écriture qui n'appartient qu'à elle, dans le paysage littéraire belge, français, international et, bien sûr, comme le confirme cette photographie, intercontinental.

Pour rappel, publié en 2013 par Maelström, son roman *Marilyn Désossée* obtient l'European prize of littérature. *Poney Flottant* (OnLit éditions) a, lui, été adapté au Théâtre 140 et *Rouge Western*, son prochain roman, paraîtra au Diable Vauvert en 2023. L'œuvre s'étoffe, lettre à lettre.

Publié aux Midis de la poésie, qui creuse avec sens et intelligence le sillon de verbe différent, *Selfie de Chine*, qui, en d'autres temps, aurait pu s'appeler *Instantanés de Chine*, livre les impressions de l'autrice, actrice et metteuse en scène partie en résidence d'écriture – initialement pour *Rouge Western* – à Shanghai entre 2017 et 2019, où se côtoient toutes les excentricités, dont les promenades vespérales du chien en pyjama.

Carnet de route, journal de bord, impressions de l'Empire du milieu, Isabelle Wéry explore ce pays où elle est partie écrire et dont elle s'est laissé impré-

gner jusque dans l'écriture, qu'elle compare à un art visuel, à des images inattendues que se doit de livrer l'écrivain.e selon le point médian qu'elle manie comme la plume.

Shanghai donc, et cette Chine qui, lorsqu'elle était enfant, incarnait le pays où on n'allait pas, les restaurants où l'on mangeait du chien, Tintin et le Lotus bleu. Et qui, aujourd'hui, "te creuse le corps (...)
te rince, te lessive, t'essore".

Premier "selfiie" dans l'avion, à la demande de sa voisine au sourire aussi éphémère qu'asiatique, avant l'arrivée impressionnante à l'aéroport de Pékin, la contrainte ou l'écriture en pyjama. Suivront la découverte de la solitude, la chambre au vingt-et-unième étage avec baie vitrée sur le vide, la chasse aux cafards, les rencontres avec Song ou avec les étudiantes et étudiants qui ont lu *Marilyn Désossée*.

Dialogue intérieur

L'autrice partage avec le lecteur ce massage de l'oreille qui vous laisse KO, la puanteur des fruits écrasés au sol du gingko, les chocs d'images et contrastes des visions, les parcs chinois où il serait magnifique de "crever, mais ouiiiiiii, que j'y creve, et en pyjama, parmi les vieux chantant dans des micros dont le son est aussi dégueulasse qu'un orchestre éraillé".

L'écrit s'emballe, se libère, répète les mots et les poèmes incisés dans un flot de pensées nées d'un pays nimbé de mystère. Les consonnes ricochent, les voyelles s'étirent, les hauts de casse s'imposent, l'inclusive se légitime.

Le processus d'écriture, le dialogue intérieur, le passé ancestral et le visage hypercontemporain d'un pays, d'une ville grouillante, complexe et paradoxale dont Isabelle Wéry nous envoie ce selfie en version kaléidoscopique, protéiforme et protubérante, se rassemblent tous pour dévoiler les différentes facettes qui se découvrent page à page, à notre plaisir, diffus et diffracté.

Laurence Bertels

"La Chine, ça te creuse le corps (...)
ça te rince, ça te lessive, ça t'essore."

Extrait



Isabelle Wéry a posé ses valises pour une résidence d'écriture à Shanghai entre 2017 et 2019.

Une journée presque ordinaire

"Misogynie", une nouvelle aussi cruelle qu'habilement menée par la talentueuse Claire Keegan.

★★★★ **Misogynie** *Nouvelle*
De Claire Keegan, traduit de l'anglais (Irlande) par Jacqueline Odin, Sabine Wespieser, 59 pp. Prix 8 €

C'est pour célébrer les vingt ans de la maison fondée en 2002 par son éditrice française, Sabine Wespieser, que Claire Keegan lui a offert

le texte de cette nouvelle, *Misogynie*, dont le titre anglais (*So Late in the Day*) a une portée plus fidèle au texte. Nouvelliste chevronnée, Claire Keegan (née en 1968 dans le comté de Wicklow) est une écrivaine délicate, qui excelle à sonder les âmes sur un mode intime.

Ce genre de petites choses (2020), son précédent livre (une novella), retraçait le destin de celles qui avaient été cachées, incarcérées et forcées de travailler, pour cacher leur grossesse, dans les blanchisseries de Magdalene en Irlande, jusqu'en 1996. Bannies de la société, exploitées, elles y avaient perdu leur bébé, la vie ou un avenir qui aurait pu être autre.

En négatif

Dans *Misogynie*, l'on suit la journée ordinaire de Cathal. Ce 29 juillet, au bureau, il s'acquitte de sa tâche sans état d'âme: rendre des avis négatifs à des candidats qui sollicitaient une bourse en arts visuels. Et puis il rentre chez lui en bus, imperturbable ou presque, à peine distrait par un parfum qu'il reconnaît. Il rejoint le calme et la solitude de sa maison, dans le comté de Wicklow. Il y passera la soirée à regarder le premier documentaire venu à la télé.

En contrepoint se déroule son histoire avec Sabine, une Franco-Britannique que Cathal a rencontrée deux ans auparavant. Entre eux, les choses ont été abruptes et maladroites, de son fait à lui. Chaque étape de leur relation constitue dès lors, comme dans le cas d'un négatif, un élément permettant au lecteur de comprendre à revers le sens de cette journée. Car si l'essentiel est tu, on y parvient sans encombre grâce aux cailloux semés par Claire Keegan avec une rare intelligence.

Dans la bouche de Sabine, le mot *misogynie* prend le sens de ce qui "consiste à ne pas donner [...]. Que ce soit croire que vous ne devriez pas nous accorder le droit de vote ou ne pas nous donner un coup de main pour la vaisselle". Au final de cette journée qui se terminera aussi tardivement que loin de lui-même, ce que Cathal n'est pas vraiment prêt à admettre, le désastre est bien plus conséquent qu'il n'y paraît: Sabine, son élan de vie, sa formidable cuisine, sa générosité non feinte, lui auront renvoyé une image dévastatrice de lui-même. C'est aussi cruel qu'habilement manœuvré.

Geneviève Simon